

# JOURNAL DE BORD



- Culpabilité et pardon...
- Témoignage
- Micro-banlieue – Micro-ponts
- GE 52073

Paraît deux fois par an  
Tirage : 4 000 exemplaires

Association pour le Bateau Genève  
Rue Versonnex 15bis  
1207 Genève  
T + F 022 786 43 45  
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro :

L'équipe de rédaction  
Jean-Pierre Baillif  
Michel Schach  
Alain Simonin  
Luc Pattaroni  
Les passagers du Bateau  
La cité des 4000

La mise en page est de :  
Christine Kohler et Patrick Tondeux

Notre imprimeur est :  
Atelier d'Impression Kurz SA

## PROCHAIN PETIT-DÉJEUNER PHILOSOPHIQUE

Samedi 16 novembre 2002 dès 9h30

Sur le thème :

### C'EST TOUT DE MA FAUTE !

Intervenante :  
**Mireille Cifali**  
Psychanaliste

Professeur aux universités de Genève et Paris

Débat animé par :  
**Alain Simonin**

# CULPABILITE :

## EDITORIAL

**L**E GROUPE chargé d'organiser nos petits-déjeuners philosophiques souhaitait aborder le thème de la culpabilité dans sa prochaine session, avec un titre de débat déjà défini : «C'est tout de ma faute!». En élaborant ce vaste sujet pour notre *Journal de Bord* – puisque nous essayons de lier notre journal et le petit-déjeuner philosophique autour du même thème de réflexion – nous nous sommes rendu compte qu'il était difficile de parler de la culpabilité sans évoquer le pardon... le pardon à soi-même ou aux autres. Se sentir coupable ou rendre les autres responsables de sa situation n'est qu'un constat qui risque fort d'être stérile si on n'analyse pas ces sentiments – reconnus paralysants – et si on ne recherche pas des voies pour les dépasser.

C'est pourquoi nous proposons à nos lecteurs d'entamer cette réflexion par de larges extraits d'un texte que Lytta Basset a fait paraître dans la revue *Itinéraires* sous le titre : «Culpabilité et pardon: une histoire de lâcher-prise». Lytta Basset est théologienne et son article fait donc largement écho à sa foi. Il nous semble toutefois qu'il peut intéresser ou interpellé également les personnes qui ne partagent pas ses convictions chrétiennes. Son analyse et le chemin qu'elle trace pour dépasser le fardeau de la culpabilité nous apparaissent riches d'enseignement.

En regard de ce texte fécond, nous publions une interview d'un de nos passagers ainsi que de courts témoignages, recueillis auprès des hôtes du Bateau ainsi qu'auprès d'un groupe d'habitants de La Courneuve, dans la banlieue de Paris, avec lequel nous avons commencé à nouer des liens. Il nous semble particulièrement intéressant de les lire à la lumière du texte de Lytta Basset.

Dans ce numéro, nous évoquons également la cérémonie que nous avons organisée pour fêter l'immatriculation du Bateau «Genève». Enfin, notre bateau est, officiellement... un bateau! Nous donnons également un bref (pour des raisons de délais d'édition) compte-rendu du départ du «Genève» pour le chantier naval de la CGN à Ouchy, afin de procéder à la révision de sa coque. ■



## Culpabilité et pardon : une histoire de lâcher-prise

Extrait de l'article de Lytta Basset paru dans la revue *Itinéraires* d'octobre-décembre 1995. Lytta Basset est pasteur, professeure de théologie pratique à l'Université de Lausanne.

**T**OUT être humain porte en lui une culpabilité liée non à un mal commis mais à sa propre histoire de souffrance: notre pente naturelle, dès la tendre enfance, consiste à prendre sur nous le mal imposé par autrui ou les événements. Lorsque personne ne nous aide à porter le poids de la souffrance, nous le transformons spontanément en punition. C'est ainsi que les enfants se croient responsables du divorce de leurs parents.

C'est ainsi que les personnes violées se ressentent sales et coupables. C'est ainsi que le malheur provoque tout de suite la question: «Qu'est-ce que j'ai fait de mal?» Plus la souffrance est injuste, absurde et insupportable, plus nous cherchons – instinctivement – à nous en débarrasser en lui trouvant une explication: tout s'explique si je suis coupable, si j'ai commis telle ou telle erreur; alors ce qui m'arrive n'est plus absurde; même si c'est très douloureux, je maîtrise la situation puisque j'aurais pu éviter le malheur!

Or cette pente naturelle est si forte en nous que dans les cas où il nous est vraiment impossible de nous juger responsable de notre malheur, nous en venons à nier ou minimiser le mal que

nous avons subi: le souvenir d'une souffrance atroce vécue dans un abîme de solitude s'estompe jusqu'à disparaître tout à fait. C'est là notre instinct de survie. Au temps de la toute-dépendance de l'enfance, il se formulait ainsi: tout plutôt que de mettre en cause mes parents, mes adultes de référence... et plus tard Dieu. Dans notre vie consciente, il ne reste du mal injuste et insupportable qu'une seule trace incompréhensible: cette culpabilité qui nous ôte le droit de vivre, d'avoir du plaisir, de nous réaliser.

L'alternative devient claire: ou bien nous refusons de chercher derrière ce sentiment persistant de culpabilité la souffrance refoulée. L'injustice niée, le malheur minimisé... et alors nous continuerons à prendre sur nous la culpabilité

## LA CHUTE DE BEN

BEN à 29 ans. De nationalité italienne, il a surtout vécu en France, dans une ville proche de Genève. Il a entrepris plusieurs formations. Il s'est marié jeune et son épouse lui a donné un enfant qui a aujourd'hui trois ans et demi. Il s'est toujours considéré comme un travailleur et un battant. Et puis, il y a deux ans et demi, sa femme l'a quitté avec son enfant... et sa vie a basculé... Nous le retrouvons aujourd'hui sur le Bateau.

«**A**U JOUR D'AUJOURD'HUI, ma situation est égale à zéro. Si j'arrive à survivre, c'est déjà bien. Quand je la compare avec ma situation d'avant, c'est une chute énorme. Tout s'est détérioré pour moi quand ma femme est partie pendant 4 mois avec mon enfant. Durant cette période là, j'ai perdu la tête. Elle est revenue mais pour moi, c'était trop tard: j'étais déjà parti dans un engrenage dont je ne suis pas arrivé à sortir. Bien sûr, j'avais mes torts – j'étais joueur et risquais souvent mon argent au jeu – mais ma femme aussi avait les siens. Pourtant, j'étais devenu une vie et bossais comme un dingue puisque j'avais deux emplois, un la journée et le soir comme cuisinier. Alors, quand ma femme m'a quitté, je n'ai pas pu le comprendre, ni l'accepter. Je me suis senti trahi, dépossédé, comme si je n'avais plus aucun rôle à jouer... Je me suis complètement laissé aller. J'ai sombré dans l'alcool, pris un temps de la cocaïne. Je dormais dehors, je m'en foutais de tout... Personne n'a rien compris autour de moi. Mon entourage, ma famille m'ont rejeté. Quelle chute!

«Aujourd'hui, me faire pardonner?... non, je ne peux pas! Je n'ai plus la force de reconstruire. Je vais survivre tant que je pourrais mais plus, je ne peux pas. J'en veux à la société qui donne un tas de possibilités de posséder sans en gérer les conséquences quand tout va mal. On nous fait consumer sans nous avertir de certaines conséquences, comme par exemple ce qu'il se passe quand on n'arrive plus à payer ce que l'on a acheté à crédit. À moi, je m'en veux de ne pas avoir su réagir à temps, avant la sépa-

ration, mais j'en veux surtout à ma femme. Elle savait que j'étais joueur et elle n'a rien fait pour m'aider à m'en sortir. Elle a toujours voulu un enfant de moi et puis quand l'enfant est né, j'ai eu le sentiment d'avoir été un peu délaissé, et pourtant j'ai vraiment joué mon rôle de père. Alors, qu'elle m'ait lâché après tout ça...

«Je ne peux pas lui pardonner, comme je ne peux pas pardonner à ma mère de m'avoir lâché aussi quand j'ai plongé. Je me sais coupable de ce que je suis devenu aujourd'hui, mais je ne sais pas si je dois me pardonner à moi-même. Ce que je sais, c'est que, aujourd'hui, j'ai accepté mon sort, sauf en ce qui concerne mon fils que je n'ai plus revu et auquel je pense tous les jours. Je suis sans force pour retrouver mes droits envers lui. Je ne crois plus en moi. Qui, maintenant, dans l'état où je suis, pourrait me faire confiance? Malgré tout, avant de disparaître, si je dois disparaître, je tiens à réparer mes fautes à l'égard de mon fils, par exemple en l'aidant sur le plan matériel, même si l'enfant n'en saura jamais rien. Comment?... je n'en sais rien, mais il faut que j'y arrive...»

À l'issue de cette prise de témoignage, j'ai (l'interviewer) parlé à Ben de l'article de Lytta Basset qui paraît dans ce numéro du *Journal de Bord*. Je lui ai dit ressentir qu'après la perte de sa femme et de son fils, aucune autre vie que celle qu'il avait voulu construire ne lui paraissait possible tant la blessure de cet échec était profonde. Cette souffrance est tellement intense qu'il est en rage autour contre lui-même que contre le monde entier (c'est ce qu'il m'a répondu spontanément quand je lui ai demandé à qui il voulait le plus... avant d'apporter des nuances). J'ai alors évoqué le «lâcher-prise» développé par Lytta Basset. Je me suis rendu compte que cette notion ne l'avais jamais effleuré et qu'elle le frappait comme une sorte de révélation. Nous en avons encore parlé et, en conclusion, je vais lui remettre ce texte avant parution. Qui sait?... ■

Témoignage recueilli par  
Jean-Pierre Baillif

des autres sans jamais oser les mettre en cause; ou bien /.../ nous affrontons les autres en regardant en face ce qu'ils nous ont fait et en assumant notre impuissance totale face à ce mal /.../

C'est que nos sentiments de culpabilité nous enferment dans le monde du «même», où nous n'avons pas d'autre interlocuteur que nous-mêmes. Or, il n'y a pas de pire bourreau que celui qui nous habite: plus la souffrance a été destructrice et plus nous nous en accusons violemment, sans le vouloir et parfois sans le savoir. Il n'y a pas de place ici pour l'Autre, pour ce Dieu qui ne peut se faire entendre qu'au moment où nous lâchons la culpabilité qu'au moment où, renonçant à prendre sur nous la faute commise par un e- autre, nous prenons la mesure

de tout ce que nous avons souffert et souffrons encore. /.../ Il a fallu que je regarde en face le mal subi, que je me voie et m'accepte désagrégé-e, détruit-e, en morceaux, «sur la poussière et sur la cendre» qu'était devenue ma vie, pour que je me sente consolé-e, rejoint-e, accueilli-e par cet Autre qui se tient hors du monde de la culpabilité.

### Lâcher les coupables

Mettre le mal subi à distance passe par la révolte et le ressentiment. Mais il arrive qu'on en reste là. Nous «gardons une dent» contre la personne ou bien telle parole blessante nous «reste en travers de la gorge»... et nous continuons à ne pas

# MODE(S) D'EMPLOI

